

La Maison-Dieu, 128, 1976, 111-115.

Antoine VERGOTE

ÉCLIPSE OU RENOUVEAU DU SENS DU SACRÉ DANS L'ACTUELLE LITURGIE ?

LES résultats de la réforme liturgique apparaissent ambivalents sur plusieurs points. Il est incontestable que de nombreux fidèles participent d'une manière plus active : exécution des chants, écoute intelligente du message chrétien. L'Eucharistie s'accomplit normalement par la communion, le sens du repas communautaire est restauré.

D'autre part, plusieurs éprouvent un malaise devant une diminution du sens du sacré : le geste de la communion est parfois hâtif, le langage délibérément familier de certains prêtres banalise à la longue le rite, les textes en langue du pays trahissent parfois une pauvreté religieuse, les chants apparaissent quelquefois peu éloquents. Un esprit de perpétuelle moralisation et des textes, pour l'acte pénitentiel, sous forme d'auto-accusations massives, deviennent insoutenables pour beaucoup, et à raison dans bien des cas !

* Le professeur A. Vergote ayant donné un cours à l'Institut Supérieur de Liturgie de l'Institut Catholique de Paris sur « Le rituel en deçà et au-delà de la culpabilité », il nous a semblé intéressant de lui demander, pour *La Maison-Dieu*, cette brève note qui évoque quelques réflexions faites autour des notions centrales de sacré et de sacrifice. D'une manière intentionnelle, ce texte présente seulement, parmi d'autres, certaines des questions et des mises au point que de telles réalités peuvent susciter. (N.D.L.R.)

Ce qui semble le plus grave, c'est le fait que ce style de liturgie « banalisante » est parfois subi sans malaise. A ce moment-là, au lieu d'éduquer et de promouvoir le sens de Dieu, la liturgie l'endort ou même le tue.

L'ancienne liturgie imposait le sens du sacré, mais c'était un « sacré » très particulier : celui de la mise à distance. Dos au peuple, parlant une langue morte et inintelligible pour la plupart, le prêtre faisait descendre un Dieu maintenu lointain, sur un peuple passif. Cette liturgie reprenait et renforçait tout ce qui caractérisait l'esprit chrétien de l'époque : polarisation sur le péché et insistance seulement sur la rédemption, isolement du christianisme par rapport à la culture contemporaine, distinction prêtre-laïc envisagée surtout de façon verticale, organisation pyramidale de l'Eglise. Comparée au culte protestant, surtout calviniste, la liturgie catholique avait conservé une structure formelle de célébration : présence de l'offrande comme geste religieux humain, référence au symbolisme des couleurs, de la lumière, du pain et du vin, etc. L'admirable chant grégorien apportait un élément de festivité, qui doit être la marque de la célébration, mais c'était trop un élément importé d'une autre culture.

Le rite comme mise en œuvre du « sacré »

Pour apprécier les bénéfices et les déficits de la nouvelle liturgie, il faut analyser le sens du sacré tel que le rite le met en œuvre, d'après sa structure de rite et d'après la structure du sens du sacré.

Le « sacré », comme mouvement structuré

Des recherches¹ nous ont démontré que le sens du sacré est d'abord une expérience de la profondeur de l'existence. Rentrant en lui-même, à l'écoute de la nature ou des exigences éthiques fondamentales, l'homme découvre au plus profond de lui-même une dimension de sacré. Ce n'est pas encore le sacré proprement

1. Nous avons développé cette donnée dans la contribution : « Equivoques et articulation du sacré », in : E. CASTELLI (ed.), *Le sacré. Etudes et recherches*. Actes du Colloque organisé par le Centre international d'études humanistes et par l'Institut d'études philosophiques de Rome (Rome, 4-9 janvier 1974), Paris: Aubier/Montaigne, 1974, pp. 471-492. Voir dans *La Maison-Dieu* 123, 1975, l'analyse de ce colloque par D. DUBARLE, « L'invention du sacré », *ibid.*, pp. 126-134.

religieux au sens de la foi en un Dieu personnel. C'est la perception d'une valeur et d'une destinée quasi-religieuse de l'existence humaine et du monde. Nombreux sont les incroyants qui partagent ce sens du sacré et l'expriment dans l'engagement éthique ou dans la célébration artistique.

Pour les croyants, Dieu appartient à cette dimension profonde de l'existence (« Dieu au-dessous de nous », dit Claudel), mais Il est également le Dieu au-dessus, qui vient d'ailleurs, qu'on identifie comme Dieu en le qualifiant par des termes tels que : gloire, règne, Parole, majesté...

Il y a donc deux éléments qui constituent le sacré proprement religieux, et sûrement le sacré spécifiquement chrétien : le sacré humain et ce que, avec la signification biblique du terme, nous appelons la « sainteté de Dieu ». Cette dernière expression est à comprendre, non pas au sens moral, mais au sens plénier et dynamique tel que la célébration liturgique, après le dialogue de la Préface, l'exprime.

L'homme ne peut adhérer à Dieu avec toute son existence que dans la mesure où il peut relier le sacré humain à la sainteté de Dieu. La religion est, sous ce rapport, opération de « lien ». La conversion à Dieu, en réponse à Dieu qui vient vers l'homme, instaure un cheminement et une assomption : elle se fait, à partir des intentions profondes et dynamiques inscrites dans l'existence humaine, en relation avec Dieu qui vient communier à cette existence en la confirmant, en la faisant se dépasser vers une existence élargie, une « surélévation ».

Rite et éléments constitutifs de la foi

Le véritable *rite* est la mise en forme et en œuvre de ces deux éléments constitutifs de la foi.

C'est dire qu'il est, comme tout geste humain de rencontre, l'expression des sentiments et des désirs humains, qu'il est une conduite — un démarche corporelle de rencontre —, que dans ses formes expressives il signifie l'engagement de foi. En ce sens, il est une action symbolique, où l'homme se rend présent avec ses expériences humaines et avec les formes culturelles où il parle avec sa propre voix.

Cela implique une éducation des gestes, une organisation symbolique de l'espace et des choses matérielles qui entrent dans le rite. Cela requiert aussi un langage symbolique ou métaphorique qui ne soit pas celui d'une théologie trop conceptuelle. Maintenant on met trop de discours proprement théologiques dans les textes

liturgiques. C'est confondre deux fonctions : l'expression cultuelle et la réflexion plus intellectuelle sur les données de foi. Le chant est également un élément indispensable à une vraie liturgie : il est de la nature humaine de célébrer musicalement.

Mais l'homme doit, dans et par le culte, faire le chemin vers Dieu qu'il reconnaît comme Autre. Il faut donc un élément de mise à distance, surtout à l'entrée de la célébration. Et l'aveu des péchés, au début de l'Eucharistie, est un substitut bien malheureux d'un rite d'entrée dans la présence de Dieu. D'après moi, il aurait sa place après l'écoute du message chrétien et avant l'acte sacrificiel, l'offrande. Un rite et un chant qui expriment la grandeur et la sainteté de Dieu qu'on va rencontrer seraient l'idéal : quelque chose comme le *Gloria*, ou un psaume approprié, avec un rite qui rappelle le baptême comme entrée dans une autre vie, celle du partage de la vie divine.

L'offrande, comme rite religieux fondamental, exprime et met en œuvre ensuite le mouvement croisé qui consiste à se rendre présent à Dieu avec toute sa dimension humaine et à recevoir en échange la proximité de Dieu².

Pour une véritable promotion du sens sacré

La liturgie chrétienne réalise ainsi les deux mouvements constitutifs d'un vrai sens du sacré. L'ancienne liturgie brisait la dialectique du sacré en isolant un seul mouvement, la mise à distance. Les abus que l'on déplore actuellement sont les excès de l'autre mouvement : l'expression spontanée de la réalité humaine. Mais ces excès sont la rançon que nous payons pour la perte du vrai sens du sacré, perte dont la codification légaliste et l'étrangeté culturelle de l'ancienne liturgie figée est grandement responsable.

Ce n'est pas par une attitude défensive et par une imposition autoritaire que l'on pourra instaurer ou restaurer le sens du sacré. Il faudra que se crée une culture religieuse du geste, du langage et

2. En raison de la brièveté de cette note, nous nous permettons de renvoyer le lecteur aux études anthropo-théologiques que nous avons consacrées au sacrifice chrétien : « Dimensions anthropologiques de l'Eucharistie », in: A. VERGOTE, Mgr A. DESCAMPS et A. HOUSSIAU, *L'Eucharistie, symbole et réalité*, Gembloux: Duculot/Paris: Lethielleux (coll. « Réponses chrétiennes », 12), 1970, pp. 7-56 ; A. VERGOTE, « La mort rédemptrice du Christ à la lumière de l'anthropologie », in: X. LÉON-DUFOUR, A. VERGOTE, R. BUREAU *et al.*, *Mort pour nos péchés*, Bruxelles: Facultés universitaires Saint-Louis (coll. « Publications des Facultés universitaires Saint-Louis », 4), 1976, pp. 45-83.

du chant. N'oublions pas que dans un climat de culpabilité on a, durant une longue période, désymbolisé le culte en réprimant toute la puissance symbolisante que l'expérience et la culture humaines peuvent introduire dans le langage et dans le geste religieux. Le sens du péché a tellement dominé le culte qu'il en avait presque évacué le sacré humain. Et, par une attitude qui correspond à la mauvaise culpabilité, on avait légalisé à l'extrême les rites, on s'est accroché à des détails qui étaient souvent des restes historiques d'une culture religieuse ancienne.

Le sacré que l'ancienne liturgie préservait et éduquait était celui du sens de l'indignité pécheresse de l'homme. La liturgie semblait figurer une spiritualité du renoncement à la vie. Le sacrifice se comprenait comme une destruction de la spontanéité expressive de l'homme, dont la mort sacrificielle de Jésus, exigé par Dieu, était le paradigme. Je dirai donc que CE sacré s'est perdu largement ; mais est-ce le vrai sacré ?

Et comme ce sacré s'était substitué au sacré positif, actuellement nous sommes parfois un peu dans le vide. Et il appartient à la liturgie, comme à la spiritualité, de rendre présent un nouveau sens du sacré qui puisse se conjoindre à la sainteté du Dieu qui advient à l'homme dans la foi et dans le culte, qui ainsi exprime et réalise la démarche de foi.

Pour confirmer ce propos, nous pouvons réfléchir sur un contraste étonnant. Nombre d'incroyants contemporains ont le sens du sacrifice dans l'ordre humain. Dans la recherche scientifique, ils savent très bien qu'ils se vouent à ce qui les dépasse. De même dans le dévouement aux grandes causes humaines ou dans une mystique de respect de la nature. Mais dans le contexte chrétien, le terme de sacrifice prend pour eux le sens d'une dénegation de l'humain. Certes, la foi est toujours un dépassement plus radical que le sacré ou le « sacrifice » humain. Mais, pour être vécue, elle doit assumer et prolonger vers l'advenue de Dieu le sens du sacré humain.

Antoine VERGOTE.